

# L'AMI DE LA RELIGION

## DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s-6d. ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNEE. 12s-6d.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

QUEBEC, LUNDI MATIN, 21 JANVIER, 1850.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

### Aux Abonnés de ce Journal.

Nous ne pouvons donner aujourd'hui qu'une demi-feuille à nos lecteurs, par suite d'un accident qui a brisé 7 à 8 colonnes d'annonces, et qu'il nous a été tout-à-fait impossible d'en recommencer la composition, le temps nous manquant.

Nous prenons ici occasion de prévenir nos abonnés qu'après le 15 février prochain, époque où expire le semestre courant, nous cesserons la publication de notre journal, pour des raisons que nous ferons connaître plus tard. En conséquence, d'ici à cette époque, nous continuerons à ne publier qu'une demi-feuille; toutefois nos lecteurs n'y perdront rien puisque nous leur donnerons autant de matière à lire, que par le passé, c'est-à-dire de 7 à 8 colonnes; la perte de l'insertion de ces annonces ne retombeant donc que sur nous seuls, nous croyons ne devoir point les recomposer pour le peu de temps qu'il nous reste à publier notre journal.

### L'AMI DE LA RELIGION

### DE LA PATRIE.



"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

QUEBEC, 21 JANVIER, 1850.

Nous avons reçu hier nos journaux d'Europe, les nouvelles politiques qu'ils renferment ne sont pas d'une grande importance. Nous n'en avons extrait qu'une correspondance de Rome, que nos lecteurs trouveront dans notre feuille de ce jour.

### La politique de l'Eglise.

(2e article.)

Aujourd'hui l'impunité est plus ardente et le vice plus audacieux que jamais. Dans aucun temps le blasphème n'eut autant de bouches à son service. L'erreur et l'immoralité ont d'apôtres. La société ressemble à ces maisons d'insensés où la raison ne dicte plus les paroles, où la pudeur ne sait plus les violer. Des doctrines perverses circulent dans les veines du corps social; elles ne s'attaquent plus seulement aux hommes mûrs, mais encore elles s'emparent de l'enfant dès le berceau et l'infectent de leur venin. A peine voit-il qu'il est chrétien, à peine voit-il briller les premiers rayons de la foi, qu'elles remplissent son intelligence de ténèbres, troublent toutes ses idées et le livrent sans croyance et sans force à l'ardeur de ses passions. La jeunesse avait été dans tous les temps un âge sacré, une époque de la vie entourée de respect et de soins, maxima debetur pueri reverentia; dans ce siècle elle est livrée comme l'âge mûr à l'air impur et dévorant des mauvaises doctrines, elle n'a point d'asile, point de temple où elle puisse conserver ce qu'elle a de plus précieux et de plus touchant: la navette et l'innocence. Que peut faire l'Eglise en présence d'un spectacle aussi terrible pour la société civile et la civilisation que pour la société catholique, car les générations sans foi ne valent pas plus pour la terre que pour le ciel? Peut-elle voir d'un œil sec le meurtre de ses enfants, peut-elle rester impassible comme ces mères dénaturées qui jettent à Moloch, sans verser des larmes, les fruits de leurs entrailles? Son devoir est de répandre devant Dieu des prières ferventes, son devoir est aussi de les défendre et les protéger de ses cris, si elle ne

peut les protéger autrement. Ses bras sont désarmés, mais son cœur a des soupirs, sa poitrine une voix et ses yeux des pleurs. Voyez ces prêtres, disent les meurtriers, leur ambition est insatiable, leur intolérance est inflexible; ils veulent seuls gouverner les esprits, ils prétendent seuls au ministère spirituel, à la direction des intelligences. Il est vrai, dans l'ordre de la foi et de la liberté. Quelle plus noble ambition que celle qui tend à sauver la vie de ses enfants; qu'elle plus excusable intolérance que celle qui éloigne les meurtriers de leur tête? Hérode fit massacrer les innocents. Qui oserait accuser les mères désempées qui se mettaient entre eux et les bourreaux, qui remplaçaient les aïeux de leur douleur? Néanmoins, elles ne faisaient tant d'efforts et n'exaltaient tant de plaintes que pour conserver, s'il était possible, une vie périssable, et l'Eglise est chargée de conserver une vie éternelle.

Les hommes dont les croyances ne sont point arrêtées, pour qui la philosophie et la littérature sont une spéculation, affectent de ne pas comprendre cette politique maternelle. Ils se vouent à un système et à un livre, parce que ce système et ce livre leur rapportent un peu de bruit qu'on appelle gloire et un peu de poussière qu'on appelle argent. Eux qui ne songent qu'au présent, pour qui les âmes sont un objet d'exploitation comme une mine ou une usine, sont peut-être dans une certaine bonne foi en interprétant comme ils le font la politique de l'Eglise. Ils n'agissent qu'en vue du monde actuel; s'ils pensent, c'est pour cette vie; s'ils parlent, c'est pour s'attirer l'admiration du public; s'ils écrivent, c'est pour se faire un nom; s'ils agissent dans la société, c'est pour qu'on le remarque. Un système est vrai, selon le bruit qu'il doit faire, et l'argent qu'il doit rapporter. Une vérité déjà connue est de nul prix, parce qu'elle ne battrait pas monnaie, une erreur est excellente, parce qu'elle produira une somme considérable. La religion catholique, qui n'a que de vieilles vérités, ne vaut rien, parce que ces vieilles vérités flattent peu les oreilles et gênent beaucoup les passions. Que de tels hommes s'imaginent que l'opiniâtreté de l'Eglise à se défendre, à combattre ses ennemis, à mettre ses dogmes et sa morale à l'abri de l'ours coup, à couvrir de son bouclier la vie de ses enfants, est un effet de son ambition, et que sa conduite est fondée sur les mêmes motifs que la leur, cela se conçoit. Les hommes qui manquent de probité ne croient pas au désintéressement, les spéculateurs sur le monde présent sont peu disposés à penser qu'il y ait des cours assez nobles pour se vouer sans vues matérielles aux intérêts de l'avenir et pour consacrer à leur salut et au salut de leurs frères leur temps, leur esprit et leur travail. Ils voudraient qu'une action libre, entière, leur fut laissée et que l'Eglise, silencieuse, se voilât la face, qu'elle fût insensible ou du moins qu'elle concentrât sa douleur. Sa lumière les offense, sa voix les épouvante, sa majesté les accable. Malgré tout le désir qu'ils auraient de la bannir de la France, ils sentent que le moment n'est pas favorable, qu'elle a encore des racines profondes dans le dévouement de plusieurs millions de fidèles, sur le génie des hommes les plus distingués et même sur le zèle des indifférents. Comme un ennemi trop faible pour s'assurer une victoire complète, ils proposent de transiger; mais qu'elle transaction? Deux femmes se disputaient un enfant, elles vinrent devant le tribunal de Salomon; le monarque leur proposa de le diviser en deux parties et de donner à chacune une moitié du cadavre. La fausse

mère consentit à la transaction, mais la mère véritable s'y opposa avec toute l'énergie du sentiment maternel. L'Eglise n'est point une marâtre, elle ne saurait transiger sur le salut des âmes; le moyen de transiger quand il s'agit d'un tel intérêt? Eux peuvent ajouter ou retrancher ce qu'ils veulent dans leur credo, c'est un credo de fantaisie; ils peuvent adoucir, varier leur morale, c'est une morale de fantaisie; ils peuvent déterminer d'une manière ou d'une autre la destinée humaine, s'entendre avec Epicure, traiter avec Zénon, pactiser avec Spinoza, c'est une destinée de fantaisie; mais l'Eglise, liée par révélation divine, ne saurait ajouter ou retrancher un iota ni à son symbole, ni à sa morale, et ce symbole et cette morale, dans leur inflexible rigueur, sont d'une nécessité absolue pour le salut. La mère des Maçchabées n'accorda point à Antiochus quatre de ses enfants pour sauver les trois autres, elle les exhorta à mourir courageusement pour leur foi et elle mêla son sang au leur; c'est l'Eglise, c'est ainsi qu'elle transige, c'est sa politique.

Cette politique n'a point pour but des avantages temporels, elle ne change point selon les siècles et selon les climats, elle est toujours la même. Telle elle fut sous saint Pierre, telle elle est sous Pie IX. Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. L'Eglise n'a point de baïonnettes, point de canons, point de soldats pour le soutenir elle n'a que sa foi, son cœur de mère, ses prières et ses plaintes, et voilà dix-huit cents ans qu'elle la fait triompher avec d'aussi faibles armes. Quelle est au monde la politique qui, avec les forces matérielles et les ressources du génie, ait marché ainsi ferme, inébranlable, pendant un aussi grand nombre de siècles? Où est la politique des rois et des républicains du moyen-âge, la politique de Charles Quint, de Louis XIV et de Napoléon? La politique du pêcheur Pierre est toujours vivante toujours active, toujours invincible.

L'Eglise a constamment réclamé, constamment défendu la liberté. En 89 on la dépouilla de ses biens et de ses honneurs; c'était une spoliation qui jetait les fondements du communisme; elle avait droit de se plaindre, elle le fit avec calme et résignation; mais quand on voulut attenter à sa liberté et porter une main profane et sacrilège sur sa hiérarchie et sa discipline elle opposa à ses oppresseurs une volonté qu'ils ne purent briser et contre laquelle ils se brisèrent. Napoléon, maître de soixante millions de sujets, comme il le dit à Canova, ne trouva dans sa marche triomphante qu'un seul obstacle invincible à ses desseins, un vieillard désarmé, et ce vieillard commença ses défaites. Sa main débile fut la première qui ébranla le colosse que les puissances alliées vinrent abattre.

Il est vrai que Pie VII, en sauvant la foi, ne rompit point tous les liens qu'un bras de fer avaient jetés sur l'Eglise de France. Ils continuèrent à passer sur elle elle gémit encore sous leur poids, mais elle ne gémit point en esclave. Elle a sans cesse protesté avec énergie contre les atteintes portées à sa liberté. Elle n'a point manqué à sa politique. Les gouvernements qui depuis cinquante ans on administré la France n'ont fait aucune attention à ses plaintes, ils ont soulevé aux pieds ses droits sans prévoir que tôt ou tard ils recevraient le châtiement de leur injustice. Les doctrines les plus dégoûtantes ne rencontraient plus sur leur route cette puissance civilisatrice qui seule peut les comprimer, ont débordé sur la société de toutes parts et ont tellement miné le sol qu'on ne

peut plus y asseoir un gouvernement solide. Les générations soustraites à l'action et à la lumière de l'Evangile, élevées sous l'influence d'une philosophie délétère et d'une littérature impie, sont comme les Barbares qui nous envahirent dans le premier siècle de cette ère, disposés à s'entre dévorer et à couvrir de ruines le sol de la patrie.

C'est parce qu'elle prévoyait ces funestes résultats et parce qu'elle ne peut jamais renoncer à ses droits, que l'Eglise intercédait auprès de tous les pouvoirs pour obtenir sa liberté. Elle savait que la science ne suffit pas à l'homme, que les connaissances les plus variées ne le mettent point à l'abri de ses passions, et que l'esprit humain lui-même s'étiole et s'abrutit dans le matérialisme quand sublimes idées du catholicisme ne le purifient pas et ne lui prêtent pas leur force pour s'élever vers les cieux. Elle plaide la cause de la société et de la civilisation en même temps que la sienne, car sa cause est inséparable de la cause de l'humanité.

Trois trônes se sont écoulés depuis qu'elle est en instance, de terribles leçons ont été données par de terribles événements. Saura-t-on les comprendre, se laissera-t-on encore dominer par les absurdes et coupables accusations des impies? Dira-t-on avec eux que l'Eglise veut la puissance temporelle, lorsqu'elle déclare qu'elle ne veut qu'une action libre, une liberté égale à celle de ses adversaires? Est-on décidé à entasser de nouvelles ruines et à préparer sur des décombres le triomphe de sa politique, au lieu de lui permettre de consolider ce qui est, en réparant le mal déjà fait et en propagant le bien? Sera-t-on assez insensé pour tomber dans le piège grossier tendu par les socialistes, qui présentent d'un côté l'Eglise comme redoutable, afin d'attirer l'attention, tandis que, d'un autre côté, ils paraissent dans la classe ouvrière, dans les écoles primaires, dans les écoles secondaires et dans les Facultés les éléments d'une catastrophe prochaine? Pense-t-on mesurer le catholicisme aux populations et à la jeunesse, comme on l'a fait jusqu'aujourd'hui? Pense-t-on ne lui administrer que dans certaines proportions, avec un mélange de philosophie selon le système électorale? A-t-on, en un mot, le projet malheureux de Louis-Philippe, de servir Dieu aux âmes homœopathiquement, par petites doses, dans la crainte qu'on ne croie avec excès et qu'on ne pratique de même? Ce serait le cas de dire: Quos perdere vult Jupiter demantat.

Quoiqu'il en soit, la politique de l'Eglise est tracée. Elle ne sait pas faire les émeutes et appeler le peuple dans la rue, mais elle sait l'appeler dans ses temples pour prier: la prière est la première de ses armes, la protestation contre l'injustice est la seconde, et la patience est la troisième. C'est avec ces armes qu'elle a conservé sa foi et qu'elle a vaincu ses plus dangereux ennemis. Ses évêques lui ont donné l'exemple du combat et du courage, elle les suivra avec le clergé dans une arène qui lui est bien connue; et, Dieu aidant, sa politique finira par triompher et par sauver la France. Il est des politiques fatales, la sienne fut toujours bienfaisante.—Journal français.

### ELECTION

### DE LA CITE DE QUEBEC.

Samedi dernier, à midi précis, a eu lieu la nomination des représentants pour notre Cité. Une demi-heure avant l'heure

fixée, l'honorable JEAN CHABOT, accompagné de près de 1000 électeurs comprenant tout ce que notre ville a de plus respectable dans toutes les classes de la société arrivait au husting. Peu d'instants après, le Candidat des rouges-annexionnistes se présentait aussi, entouré d'une petite troupe dont la mine plus que douteuse indiquait la respectabilité et l'influence. Dans cette troupe, qui ne comptait pas 200 individus, dont le plus grand nombre appartenait à la partie la plus méprisable de la société, on comptait force gamins; M. Légaré le champion des rouges-annexionnistes avait à ses côtés, M. Allyn, avocat, et M. T. C. Lee, constructeur de vaisseaux; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Nous dirons en passant qu'on y voyait un ramassis de polissons armés de bâtons au milieu desquels on distinguait les jeunes amis du pauvre peuple, les hurleurs de la démagogie. A voir leur air radieux et satisfait, nous sommes convaincu que ces messieurs se disaient mentalement: "où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?"

Dans le cortège de M. Légaré, on a remarqué un individu à longue barbe qui rappelait à tout le monde, les traits sous lesquels on représente le Juif-Errant. En effet, la ressemblance était assez frappante pour faire croire à l'apparition parmi nous du célèbre voyageur, n'était que le Juif-Errant, avait en tout temps, dit la complainte, cinq sous dans sa poche; avantage dont ne jouirait pas le personnage qui honora de sa présence la suite de M. Légaré.

Après les formalités d'usage, le Shérif a demandé aux Electeurs: "qui voulez-vous pour vous représenter en parlement?" Les polissons, comme de raison auquel on avait fait la leçon d'avance à l'aide de liqueurs qui ne se rencontrent pas dans le catalogue des boissons permises par la société de Tempérance, se sont mis à hurler, Légaré, Légaré, en brandissant leurs bâtons comme des canibales. Les partisans de M. Chabot qui étaient cinq contre un ont crié Chabot. Sur ce, le Shérif a déclaré que la votation aurait lieu samedi et lundi prochains aux lieux par lui indiqués.

D'après l'usage suivi en pareil cas, M. Légaré, candidat nouveau, devait le premier s'adresser aux électeurs; ce monsieur ayant refusé de le faire, M. Chabot s'est abstenu d'adresser la parole à la foule.

M. Allyn s'est avancé, et entre autres banalités, a dit, qu'il était singulier que M. Chabot refusât de rendre compte de sa conduite parlementaire. Que sous l'administration actuelle, lorsqu'on demandait des places, l'en répondait aux pétitionnaires en les envoyant en prison... Que par l'annexion, le Canada deviendrait un pays libre, &c., ou quelques paroles semblables et autres ineffabilités du même genre.

Si M. Allyn avait suivi le conseil du sage, celui de tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, il se serait épargné le ridicule de semblables paroles. En effet, n'est-il pas de la dernière folie de venir demander compte à M. Chabot de sa conduite publique, quand M. Légaré le champion de l'annexion et pour lequel ferrailait M. Allyn, l'annexionniste, n'est-il pas, disons-nous, de la dernière folie, d'élever une semblable prétention, quand M. Légaré n'a pas eu le courage ou la bonne foi de venir publiquement exposer ses vues et ses principes sur la grande question de l'annexion! Nous avons dit les principes de M. Légaré; nous aurions dû dire les principes de ceux dont il n'est que l'instru-